



**SEX
&
RAGE**

EVE BABITZ

ROMAN

**“QUAND LA VIE
N'ÉTAIT QU'UN LONG
ROCK'N'ROLL”**

SEUIL

SEX & RAGE

Du même auteur

Jours tranquilles, brèves rencontres
Gallmeister, 2015

EVE BABITZ

SEX & RAGE

*Conseils à l'attention des jeunes demoiselles
avidées de prendre du bon temps*

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JAKUTA ALIKAVAZOVIC

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Épigraphe : Agatha Christie, *Une autobiographie*,
traduction de Jean-Michel Alamagny,
© Éditions du Masque, 2006

Titre original : *Sex & Rage*
Éditeur original : Counterpoint
ISBN original : 978-1-61902-935-4
© Eve Babitz, 1979

ISBN 978-2-02-139383-5

© Éditions du Seuil, octobre 2018,
pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Paul, Vicky et Sarah

Trois périodes se sont succédé, au cours de ma vie. Dans la première, on se posait des questions comme : « Mais qui est cette personne, ma chère ? De quelle famille vient-elle ? Les Machin-Chose, ceux du Yorkshire ? Bien sûr, leur situation est loin d'être reluisante, mais enfin elle, c'était une Wilmot. » Suivit celle des : « Ceux-là, ils sont odieux. Seulement ils sont tellement riches ! » Ou bien : « Est-ce que les gens qui ont repris Les Mélèzes ont de l'argent ? Oh ! alors on ferait bien de leur rendre visite. » La troisième était encore autre chose : « Dites-moi, ma chère, sont-ils sympathiques ? » « Ma foi, ils n'ont pas le sou et on ne sait pas trop d'où ils viennent, mais ils sont de si bonne compagnie ! »

AGATHA CHRISTIE (1894-1977), *Une autobiographie*

Première Partie

Jacaranda

Son prénom se prononçait « Jack-ah-ran-dah », évoquant ces lampions-citrouilles nommés « jack-o'-lan-tern », sur le même rythme. Le nom d'un arbre fleuri, flamboyant, d'Amérique centrale, qui pousse à Los Angeles, et en espagnol on disait à l'origine : « Hawk-ah-rah-dah ». C'était ses parents tout craché, d'appeler leur fille Jacaranda. Son père était trotskiste, descendant d'anarchistes russes lanceurs de bombes, et sa mère était une enfant illégitime, la femme qui lui avait donné le jour ayant refusé d'épouser l'homme qui était le père. « Je n'épouserai pas un violeur », avait déclaré la grand-mère maternelle de Jacaranda. Dans la foulée, elle fila au Texas et perdit ses illusions sur l'Église catholique – c'est elle qui fut excommuniée, pas lui !

L'océan

Ils vivaient à Santa Monica, près de l'océan. Le père de Jacaranda était musicien de studio et ils vivaient dans un bungalow acheté à crédit, à deux rues de l'océan. Jacaranda

grandit bronzée, avec des mèches blondes et du goudron sur la plante des pieds. Sa sœur, April, avait trois ans de moins mais un bronzage plus prononcé, des reflets cuivrés dans ses cheveux plus sombres. Et du goudron sur la plante des pieds. Elles ne se ressemblaient absolument en rien.

Dès le départ, Jacaranda, ce fut la grande à grosse tête, qu'il fallut jusqu'à ses trois ans emmailloter de rose pour ne pas s'entendre dire : « Oh, quel joli petit garçon bien costaud... ! » April, elle, était une fille, une fille très fille à boucles brunes, tout en sourire et joues roses, à l'ossature délicate, au tour de tête modeste. Ni Jacaranda ni April ne ressemblaient à leurs parents, Mort et Mae Leven, sinon que le crâne de Jacaranda comme celui de Mort faisaient du 63 en taille de chapeau – l'une des plus grandes qui soit, même chez les hommes.

Les deux filles grandirent au bord de l'océan et c'était le paradis, elles le savaient, mieux que l'Éden, qui n'était qu'un jardin. Jacaranda vivait pour le surf. D'abord le body-surf, le nez au ras de l'eau, observant les vagues pour voir de quel côté s'annonçait le contre-courant ; puis elle se frayait lentement un chemin dans l'eau, malgré sa résistance. S'arrêtait une fois dans le pétrin jusqu'à la taille. Les vagues arrivaient et elle pouvait choisir, lorsqu'elles étaient là, de se glisser dessous, dans l'eau bleu-vert, transparente, et d'ignorer leur tumulte qui allait s'écraser vers L.A., dans son dos – ou de s'accorder au rythme de l'océan, de nager juste là où il fallait puis s'arrêter, attendre, se lancer pour attraper la vague et repartir en cascasant vers le rivage. Parfois, quand elle se trompait, elle était aspirée sous la crête et projetée contre les fonds sableux. À douze ans, elle se fit offrir une planche de surf.

Qu'importent les frissons des vagues, qu'importent les courants des marées, le fracas qui grondait là-dessous, elle, elle restait sur la planche. Qui ruait, essayait de la jeter à bas, le monde entier s'inclinait soudain sur son axe, et la planche lui faussait compagnie comme l'éclair avant même qu'elle puisse réagir – l'astuce, c'était de la récupérer et de persévérer.

Jacaranda surfait avant et après l'école, et même pendant si c'était possible, si la journée était trop belle. Mae Leven, « compréhensive », écrivait des mots d'excuse à ses enseignants, disant que sa fille « couvait un rhume ». Mais si Jacaranda abusait de sa compréhension, Mae, soudain serpent, mamba noir, se retournait, fouettant l'air, et grondait de sombres menaces venues de son Sud natal.

Mort Leven se produisait dans l'orchestre de la Twentieth Century-Fox. Il gagnait 150 \$ par semaine, ce qui, en 1949, l'année où il « signa », était un salaire confortable, lui permettant de verser un acompte pour la maison de Santa Monica où ils vivraient heureux pour toujours, aussi longtemps que « toujours » durerait. La grand-tante de Mort Leven, Sonia, avait été une immense vedette dans les années vingt et trente, et deux décennies plus tard elle avait encore assez de pouvoir, parmi la caste dirigeante du studio, pour dégoter ce travail à Mort. (À Hollywood, si on n'a pas un papa dans le Métier, la moindre des choses est d'avoir une grand-tante.) Peu importait que Mort Leven ait été concertiste, qu'il ait étudié auprès des plus grands maîtres de l'époque et joué partout en Europe ; peu importait qu'il fût sans doute l'un des plus grands violonistes de son temps – la Twentieth Century-Fox n'en avait cure. Ce qui importait au studio, c'était Sonia, l'arrière-grand-tante de Jacaranda et sa « marraine ». Grâce à son entremise, Mort rencontra Harry Katz, l'administrateur musical du studio, et

pareil entretien d'embauche, à l'époque, ne pouvait être que le fruit d'un miracle ou d'un papa dans le Métier.

Harry Katz avait débuté dans le théâtre yiddish du Lower East Side et il avait un frère dans le Métier, qui en 1931 lui avait écrit de sauter dans un train pour Hollywood. Les films étaient dotés d'une bande-son et Harry pourrait diriger l'orchestre. Après tout, il l'avait bien fait à Toronto durant son enfance, lui qui était un réfugié juif, comme tout le monde, un ami de Sonia des « temps jadis », avant Toronto, à Kiev. C'est ainsi que « pour le petit-neveu de Sonia, j'ai fait une entorse au règlement officiel, déclara-t-il. J'ai laissé un parfait inconnu faire un bout d'essai dans mon bureau. »

On avait dit à Mort de présenter « un morceau avec du piano » afin que Harry puisse l'accompagner et voir si le petit jeune parvenait à suivre. Mort Leven rechignait à se dévaloriser musicalement, et il choisit une partition... une nouvelle partition d'Igor Stravinsky, qu'il avait achetée à Paris, qui n'avait même pas encore été publiée en Amérique, un morceau où le temps changeait à chaque mesure, passait de 2/4 à 3/4 (valse) à 7/8 puis 2/2 puis 5/8... Mort Leven tendit la partition du piano à Harry, l'air de rien, et installa celle du violon au pupitre.

« Mais c'est qui, ce Stravinsky ? demanda Harry. C'est comme ça qu'on dit ? » Il ouvrit la partition, jeta un œil aux cadences, éclata d'un rire tonitruant. « C'est une blague ? » Harry Katz n'avait jamais rien vu d'aussi drôle en entretien d'embauche – un candidat qui se pointait avec une fausse parotoche ! (Plus tard, quand Harry apprit l'existence d'un dénommé Igor Stravinsky, le plus grand génie musical du siècle, et qui venait de quitter avec sa superbe épouse, Vera, la fête donnée pour les seize ans de Jacaranda, il demanda :

« Morty, dis-moi franchement, un gars comme ça, il se fait quoi, vingt-cinq mille par an, grand maximum ? »)

C'était la belle vie, de grandir près du bel océan avec sa sœur toute dorée, sa mère toute belle et son génie de père, tout brun et tout bouclé, et quelle beauté aussi, cet argent de la Twentieth Century-Fox qui tombait chaque semaine, suffisamment pour que Mort puisse économiser et investir dans l'immobilier à Santa Monica. « Un revenu immobilier », disait-on. (Tant de musiciens, au studio, possédaient des petits immeubles de rapport et des résidences qu'un jour, pour plaisanter, on prétendit ne plus chercher des partenaires de tennis, mais plutôt des locataires.)

Durant son enfance, Jacaranda reçut une éducation classique dans trois écoles publiques où, principalement, elle dessina des mannequins de la marque de lingerie Frederick's of Hollywood, avec loup et cuissardes, façon bande dessinée, sans oublier porte-jarretelles, coutelas, fouets et longues chevelures blondes, ondulées, dégringolant jusqu'au bas du dos, décolletés profonds et mouches bien placées, à gauche de l'œil gauche. On ne pratiquait aucune religion dans la famille, même si elle supposait être juive. Elle trouvait des *matza* sous les coussins de satin broché du canapé grand-parental, dans leur maison de Los Angeles ouest, à chaque Pâque juive. Elle croyait véritablement que les grandes religions du monde avaient vu le jour à une époque où personne n'avait encore grandi près de l'océan. C'était en lui qu'elle croyait. Elle croyait que c'était une divinité géante qui vous berçait et qu'elle pouvait séduire, amadouer, afin d'obtenir de grandes vagues. « De grandes vagues, de grandes vagues, de grandes vagues », psalmodiait Jacaranda les jours de calme plat. Et quand il y en avait, de grandes

vagues, elle courbait la tête en silence, tournée vers l'eau, et la remerciait. Elle marchait jusqu'au bord, l'implorait de se réchauffer. Et quand l'écume était chaude, tout n'était plus que tumulte, splendeur, un équilibre parfait entre son corps, les marées et l'éternité. « Vous, les enfants de Californie, vous ne savez pas ce que c'est, la vie, s'entendait-elle souvent dire. Un jour, vous allez vous prendre un sacré revers.

– Genre quoi, de la neige ? » demandait-elle.

Jacaranda passa son premier été, après le lycée, à personnaliser des planches à la demande pour vingt-cinq dollars pièce dans le garage de ses parents et elle s'acheta un vieux break tout neuf, un Plymouth 59.

À la fin du lycée, à Santa Monica, elle était une silhouette longiligne sur la plage, en short bleu déchiré ou en bikini bleu déchiré. De loin, on l'aurait dite rejetée par la mer, un bout de bois flotté, coiffé d'algues blondes enchevêtrées. Des calcifications aux genoux et sur le cou-de-pied, à cause de la pression subie en pagayant dans l'océan sur ses planches géantes d'antan. (On les appelle les « bosses du surf », et même les scientifiques du Scripps Institute à La Jolla étaient incapables de dire exactement de quoi il retournait.) De loin, elle ressemblait à toutes les filles de son âge qui grandissent près de l'eau.

De près, son expression – quand elle ne souriait pas – laissait croire qu'elle était flambant neuve – une enfant, pour ainsi dire. Et quand elle souriait, ses dents blanches, parfaites, fendaient l'air d'une beauté soudaine, lui donnant une aura d'assurance confinant à l'invincibilité – ce qui n'est pas très poli. (« Ce sont tes vraies dents ? » lui demandait-on invariablement.) Sa frange était trop longue (elle lui frôlait le nez), on avait du mal à voir ses yeux. (Elle aurait toujours préféré qu'ils soient bleus – comme le ciel retouché des cartes postales.)

Mae Leven regardait Jacaranda et April rentrer de la plage au coucher du soleil, cheveux emmêlés, salés, bras et jambes vigoureux, ramenant du sable plein la maison, et elle roucoulait : « Oh, vous voilà. Mes deux asperges. »

À dix-huit ans, on ne prenait plus Jacaranda pour un garçon, même avec April à ses côtés.

On lui disait qu'elle avait de la chance.

Mais il en va de la chance comme de la beauté ou des boucles d'oreilles en diamant : ceux qui en ont ne peuvent guère rester chez eux et vivre de compliments – à moins d'être dotés d'un sens du service public tout simplement inouï. Jacaranda voulait voir le monde avant que la chance ne lui fasse défaut et qu'elle ne se le prenne, ce revers qu'on lui prophétisait.

Elle s'imaginait en aventurière, nul besoin d'aller à UCLA ou même au Chouinard Art Institute, comme Shelby Coryell, son seul ami du même âge. Elle serait peintre-aventurière et se contenterait donc de peindre, puisqu'elle y excellerait. Le bleu, c'était la vie.

Au-dehors, ce premier mois de septembre, tout le monde était en cours et elle avait la plage rien qu'à elle. L'horizon entier paraissait dégagé. Et bleu.

Le grand amour

Colman n'aimait pas l'océan.

« Trop froid, expliqua-t-il en frissonnant dans son col roulé noir. Comment peut-on aller là où il fait trop froid ? C'est pour ça que j'ai quitté New York.

– Froid ? fit-elle.

– *Froid* », articula-t-il distinctement.

Mais elle était amoureuse, et s'installa donc avec lui, à l'intérieur des terres, profondément, à West Hollywood, où il louait une bicoque décatie étouffant sous les passiflores. Il avait quatre chats, tout aussi décatés, nommés Harry, Dean, Stan et Tentoes. Sa femme avait demandé le divorce. Il avait pendu des rideaux noirs à chacune de ses fenêtres car il détestait la lumière de L.A., et le jour en général.

Des boucles noires, un génie manifeste – tout comme son père. Il était prof de théâtre, ses étudiants le disaient brillant. Il avait vingt-neuf ans et elle dix-huit, le soir où ils firent connaissance au Barney's Beanery, un bar décati de West Hollywood où elle buvait des bières en flirtant avec des artistes. Barney's était l'un des plus anciens établissements de West Hollywood. Les artistes, eux, étaient pour la plupart des surfeurs qui créchaient sur la plage.

Colman, debout près du bar, haussa légèrement les sourcils en apercevant Jacaranda. Son moindre geste la faisait rire, et à peine entama-t-il une blague que, déjà, elle perdait ses moyens.

Trois semaines plus tard, Colman lui annonça que sa femme avait changé d'avis quant au divorce et qu'elle revenait vivre avec lui, flanquée de ses chats, Fred et Rooster.

« Encore des chats ? demanda Jacaranda. Ta femme ? »

Il haussa les sourcils et écarta les mains, l'air de dire « Qu'est-ce que j'y peux, moi ? ».

Colman lui mentait à tout bout de champ et pendant longtemps Jacaranda crut que c'était ce que faisaient les comédiens quand ils n'étaient pas sur scène. Mais elle découvrit que la plupart ne mentaient que pour de l'argent, dans des films. Toutes les femmes le trouvaient absolument

Elle avait vu les pires séductions du Vieux Continent, elle avait même bu de ses eaux mauvaises, réputées fatales aux vierges innocentes ; pourtant elle était là. Elle avait survécu. Et pourrait tout raconter.



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2018. N° 139380 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE